

Georg Lukács

*Le combat du progrès
et de la réaction dans
la culture d'aujourd'hui.*

Rapport à l'Académie Politique du
Parti des Travailleurs Hongrois,
28 juin 1956

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Der Kampf des Fortschritts und der Reaktion in der heutigen Kultur, Vortrag in der Politischen Akademie der PUW am 28. Juni 1956.

Il occupe les pages 603 à 632 du recueil *Schriften zur Ideologie und Politik* [Écrits sur l'idéologie et la politique] (Luchterhand, Neuwied und Berlin, 1967). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Il a été publié à l'origine dans : *Aufbau*, 12^{ème} année, cahier 9 (1956), pp. 761-776.

Tout texte doit toujours être replacé dans son contexte historique. Aussi la date de cette intervention est-elle importante pour sa compréhension. Staline est mort le 5 mars 1953. Imre Nagy, qui avait été proche de Boukharine, est nommé premier ministre le 4 juillet 1953 en remplacement du stalinien Mátyás Rákosi, lequel reste cependant premier secrétaire du parti. Nagy est destitué le 18 avril 1955 au profit de András Hegedüs. Le XX^{ème} congrès du PCUS se tient du 14 au 25 février 1956, avec, le dernier jour, le rapport secret de Khrouchtchev. À la date de la communication de Lukács, le 28 juin, Rákosi est toujours premier secrétaire. Il sera remplacé par Ernő Gerő le 18 juillet 1956. Les événements de Pologne et de Hongrie n'auront lieu qu'en octobre 1956. Budapest se soulève le 23 octobre. À cette occasion Imre Nagy sera nommé premier ministre, le 24 octobre, et János Kádár premier secrétaire le 25. Lukács fera partie du gouvernement Imre Nagy, tandis que Janos Kadar fera appel à l'armée soviétique qui intervient le 4 novembre.

*Le combat du progrès et de la réaction
dans la culture d'aujourd'hui.*

I.

Si nous parlons d'un problème qui déchire toute une époque en deux camps opposés entre eux, il nous faut nous demander où est le principe qui se manifeste, en théorie et en pratique, et donc où est la force qui provoque cette séparation en deux camps.

Ceci semble aller de soi au premier coup d'œil : on parle des deux mondes, de celui du capitalisme et de celui du socialisme. Sans aucun doute, cette opposition est juste, du point de vue de la contradiction fondamentale de notre époque. La question se pose pourtant, si nous voulons l'appliquer à des problèmes concrets, si nous pouvons le faire sans aucune médiation, directement.

Il est très intéressant que Lénine ait soulevé cette question dès le début du développement international du mouvement communiste : il posait précisément la question de savoir dans quelle mesure une opposition historique mondiale pouvait être sans médiation et directement transposée en une opposition politique. Lénine a parlé autrefois, de manière caractéristique, dans son livre *La maladie infantile du communisme, le gauchisme*, d'un problème de sectarisme. Il parlait de ce que de nombreux communistes considéraient le parlementarisme comme obsolète au plan de l'histoire mondiale, et lui opposaient le monde des soviets. Lénine écrit à ce sujet ce qui suit :

« Le parlementarisme, "historiquement a fait son temps". C'est vrai au sens de la propagande. Mais chacun sait que de là à sa disparition dans la *pratique*, il y a encore très loin. Depuis des dizaines d'années, on pourrait dire à bon droit

que le capitalisme, "historiquement avait fait son temps" ; mais cela ne nous dispense nullement de la nécessité de soutenir une lutte très longue et très opiniâtre *sur le terrain* du capitalisme. Le parlementarisme a "historiquement fait son temps" au point de vue de *l'histoire universelle*, autrement dit *l'époque* du parlementarisme bourgeois est terminée ; *l'époque* de la dictature du prolétariat a *commencé*. C'est indéniable. Mais à l'échelle de *l'histoire universelle*, c'est par dizaines d'années que l'on compte. Dix ou vingt ans plus tôt ou plus tard ne comptent pas du point de vue de *l'histoire universelle* ; c'est au point de vue de *l'histoire universelle* une quantité négligeable qu'il est impossible de mettre en ligne de compte, même par approximation. Mais c'est justement pourquoi, en invoquant, dans une question de politique pratique, l'échelle de *l'histoire mondiale*, on commet la plus flagrante erreur théorique. » ¹

Comme toujours, Lénine s'appuie, là-aussi, sur les principes fondamentaux du marxisme. Le marxisme a depuis longtemps soulevé la question du progrès et de la réaction, et cette question est en rapport étroit avec le problème qui nous préoccupe aujourd'hui. Je pense que Marx et Engels aussi ont toujours violemment critiqué la théorie de Lassalle selon laquelle les autres classes constituaient face au prolétariat une masse réactionnaire unitaire.

Nous savons que depuis la *Critique du programme de Gotha*, cette question a toujours ressurgi de nouveau, et Engels, dans une de ses lettres en rapport avec le programme d'Erfurt, a formulé ses vives objections théoriques. ² Que condamnait Engels dans la théorie de Lassalle, que la social-démocratie d'alors voulait reprendre dans le programme d'Erfurt ? J'en

¹ Lénine, *La maladie infantile du communisme*, chapitre VII, 10/18, 1962, pp. 75-76.

² Lettre à Kautsky du 14 octobre 1891, Marx Engels *Werke*, t. 38, p. 179.

extrais deux questions principales : la première, c'est que Lassalle néglige la différence entre tendance et fait accompli : quelque chose qui n'existe que sous forme de tendance va être traitée par cette théorie comme un fait accompli. La tendance, c'est la mise en œuvre d'une loi dans des conditions qui lui font obstacle, la favorisent, l'arrêtent, etc. : la loi ne s'impose donc jamais par des voies directes, jamais sans surmonter des contradictions dialectiques, et il peut même arriver dans certains cas que l'orientation principale ne s'impose pas, et que les circonstances qui s'y opposent parviennent temporairement à l'emporter.

Comme exemple, Engels dit dans sa polémique contre les partisans de Lassalle : Ne dites pas que toutes les autres classes forment une masse réactionnaire ; car même en Allemagne, il peut arriver que quelques partis bourgeois s'élèvent contre les reliquats du féodalisme, et dans la mesure où ils s'élèvent là-contre, ils ne jouent pas un rôle réactionnaire, mais progressiste.

La deuxième question importante concerne la distinction qui résulte de la différence entre situation révolutionnaire et situation non-révolutionnaire. Dans *la critique du programme de Gotha*, comme dans d'autres passages nombreux, Engels dit que dans le cas d'une situation révolutionnaire aiguë, tous les partis bourgeois s'allieront contre la révolution prolétarienne ; Engels dit très justement de cette situation : c'est alors qu'ils s'avèreront comme des masses réactionnaires, c'est-à-dire que la tendance deviendra un fait, une réalité, justement dans les situations révolutionnaires aiguës. Pourtant, après la révolution, – et Lénine l'a indiqué d'innombrables fois dans ses discours – les circonstances se modifient à nouveau ; des situations paradoxales sont possibles, comme au début de l'époque de la NEP, sur laquelle Lénine a attiré l'attention et où le

prolétariat, en accordant des licences, faisait des concessions à son plus grand ennemi, la bourgeoisie. Mais pourtant ce capitalisme sous licence a pu, en modifiant la structure arriérée petite-bourgeoise de la Russie, aider au développement des forces productives, et l'ennemi, le véritable représentant de la réaction d'alors, a pu temporairement jouer un rôle progressiste.

Dans les articles que Lénine a écrits pendant la guerre, – je crois maintenant que le rapport entre les différentes citations apparaîtra à chacun – il a polémique maintes fois contre la conception selon laquelle la société en général serait décomposée en deux camps, celui du progrès, en l'occurrence le camp de la révolution socialiste, et celui de la réaction, le camp de l'impérialisme. Dans un article polémique qu'il a écrit pendant la guerre, il dit : avec de telles représentations fausses, on s'imagine ouvertement qu'une armée se rassemblerait sur une place et dise : nous voulons le socialisme ; mais que sur une autre se rassemblerait une autre armée qui dirait : nous voulons l'impérialisme, et que ce serait alors la Révolution socialiste. Lénine tient cela pour un raisonnement « pédantesque et ridicule »³ et dit : « celui qui professe de tels principes renonce à la Révolution socialiste. »

Parmi les nombreuses études analogues de Lénine, nous n'en citerons encore qu'une qui concerne cet ordre d'idées. De l'avis de Lénine, les revendications démocratiques isolées se situent par rapport aux revendications du mouvement mondial démocratique général (aujourd'hui socialiste général) comme la partie par rapport au tout ; quoique la

³ Lénine, *Bilan de la discussion sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, (1916) in *Notes critiques sur la question nationale – Du droit des nations à disposer d'elles-mêmes*, Moscou, Éditions en langues étrangères, p. 175, et *Œuvres*, tome 22.

partie ne soit pas ici mécaniquement subordonnée au tout. Entre le tout et la partie peut apparaître une foule de contradictions. Il est possible que la partie se trouve dans certains cas en opposition au tout.

Nous avons vécu un exemple extrêmement évident d'une telle situation dans les luttes de classes des années 1920. Quand nous discutons avec les sociaux-démocrates, on nous renvoyait très souvent : vous dîtes que Kautsky et les sociaux-démocrates indépendants⁴ sont des réactionnaires ; mais en même temps, vous faites l'éloge de la prise de position de l'Émir d'Afghanistan. Là-dessus, nous répondions dans l'esprit de Lénine : oui, aujourd'hui, le combat contre l'impérialisme est la question décisive dans le monde. Quand Kautsky et les sociaux-démocrates indépendants soutiennent activement ou passivement l'impérialisme, ils jouent alors un rôle réactionnaire ; quand l'Émir d'Afghanistan s'élève contre l'impérialisme anglais, quand il lui résiste, malgré la structure réactionnaire d'alors de l'Afghanistan, malgré toute l'idéologie religieuse, il joue en pratique, dans la vie réelle, un rôle progressiste.

Si nous voulons tirer de tout cela des conclusions pour nos problèmes d'aujourd'hui, alors nous devons dire que les vérités historiques universelles du marxisme s'imposent dialectiquement de manière telle que non seulement une *opposition* est possible entre n'importe quel pas tactique inévitablement nécessaire et les théories historiques universelles, mais que ceci peut aussi se produire avec notre stratégie. Nous indiquerons dans la suite que ceci, sur des questions stratégiques décisives, n'est pas toujours un cas exceptionnel, mais peut aussi se produire très souvent.

⁴ USPD, Parti Social-démocrate indépendant d'Allemagne, fondé en avril 1917 par la fraction pacifiste du SPD après son exclusion fin 1916.

Pour faire un point théorique sur tout cet ensemble de questions, nous devons savoir qu'un trait caractéristique du sectarisme, du dogmatisme, est de mettre les questions les plus fondamentales de la théorie en *relation directe* avec les questions du jour. Selon cette opinion, on doit déduire chaque question du jour, peu importe le caractère qu'elle présente, sans médiations, directement, des principes suprêmes du marxisme-léninisme. Je crois ne pas devoir citer d'exemple à ce sujet ; l'histoire mondiale des dernières décennies est pleine de tels exemples.

Si nous voulons comprendre l'histoire des dernières décennies – en maintenant le point de vue que l'opposition fondamentale de notre époque, au plan de l'histoire mondiale, est celle entre capitalisme et socialisme – nous devons alors admettre que depuis la mort de Lénine, il y a eu deux périodes pendant lesquelles la stratégie de la lutte pour le progrès n'a pas été directement déterminée par cette question. Peu après la mort de Lénine, s'est formée dans le monde entier la confrontation du fascisme et de l'antifascisme. Je ne veux pas ici parler des détails, mais je crois, à la lumière de notre savoir marxiste, qu'on peut voir clairement : d'innombrables erreurs stratégiques de notre parti viennent de ce que nous avons repris les vérités de 1917 et de la période révolutionnaire qui a immédiatement suivi 1917 – elles étaient nées en Union Soviétique dans la lutte entre bourgeoisie et prolétariat pour le pouvoir direct, et dans les combats en rapport avec l'intervention – sans aucune critique, sans réexamen de la situation nouvelle, simplement, dans une période dont le problème stratégique fondamental n'était pas le combat direct pour le socialisme, mais un bras de fer entre fascisme et antifascisme.

À cela se rattache ce que Staline a dit à la fin des années 20 des sociaux-démocrates comme frères jumeaux des fascistes,

et qui fut ensuite, jusqu'au VII^{ème} congrès du Komintern,⁵ un obstacle à toute politique de front populaire ; la grande erreur de Staline a indubitablement résulté de ce qu'il ne voyait les contradictions dans ces grands problèmes stratégiques.

Après la deuxième guerre mondiale, après la défaite du fascisme, surgit encore une fois un nouveau problème de cette nature. Et de cela, je n'ai pas besoin d'en parler ici en détail. Nous savons qu'il s'agit de la paix et de la guerre, d'empêcher la guerre, du problème de la coexistence. De cela découlent les questions stratégiques fondamentales de notre époque.

II.

J'ai été contraint de définir ce problème, tout au moins sous forme d'esquisse, afin de savoir à l'aide de quel étalon théorique nous pourrions de nos jours évaluer le combat du progrès et de la réaction dans le domaine de la culture. Là aussi, il y a une contradiction féconde, dialectique. Une contradiction au sens de Marx, à savoir que le caractère contradictoire exprime justement l'essence du mouvement.

Cela veut dire à présent pour notre prise de position que nous ne devons pas un instant oublier les principes théoriques vraiment grands, les principes d'importance historique universelle. Les oublier, ce serait du révisionnisme, de l'opportunisme, du liquidationnisme. Mais d'un autre côté, nous devons prendre garde à la manière dont se constituent concrètement les instanciations réelles, contradictoires même, selon les circonstances, des grandes oppositions dans

⁵ Le septième congrès de l'Internationale communiste a lieu à Moscou du 25 juillet au 21 août 1935. Le rapport principal est présenté par Dimitrov. (Voir Georges Dimitrov, *Œuvres choisies*, Paris, Éditions Sociales, 1952.) Il marque un tournant vers la constitution de fronts populaires et l'unité antifasciste.

l'histoire universelle de notre époque ; et même sous certaines conditions pour une séquence de longue durée de l'évolution. Négliger de tels rapports est typique du sectarisme. Et cela représente pour notre mouvement un grave danger, car la réaction, c'est précisément elle qui cherche à détourner l'attention des contradictions concrètes dont il s'agit dans la vie réelle. C'est elle qui cherche à simplifier toutes les questions actuelles concernant la grande opposition historique universelle générale, à savoir l'opposition du capitalisme et du socialisme.

Nous savons que la propagande antibolchévique de Hitler l'a fait. Nous savons que la réaction américaine l'a fait et le fait encore aujourd'hui. Nous pouvons nous souvenir que chez nous, en Hongrie, aux élections de 1945, pas nous, mais le parti des petits propriétaires, diffusait le mot d'ordre d'un vote idéologique entre capitalisme et communisme. ⁶

Pourquoi l'ennemi veut-il cela ? Parce qu'il veut que l'issue du combat entre capitalisme et socialisme soit tranchée avant l'heure ; il voudrait provoquer cette confrontation décisive précisément quand les circonstances sont encore défavorables pour le socialisme. Mais quand, en opposition à cela, dans la tactique des communistes – peu après le VII^{ème} congrès du Komintern – le combat entre fascisme et l'antifascisme fut mis au premier plan et que cela devint l'élément décisif dans la politique des communistes, quand la guerre mondiale éclata sur la base de ces alliances, cette guerre mondiale amena un accroissement considérable du socialisme. En Europe, elle eut pour conséquence la création des démocraties populaires ; la glorieuse révolution chinoise commença. Cela signifie donc : la contradiction qui fait que

⁶ Aux élections générales du 15 novembre 1945, le parti des petits propriétaires sort grand vainqueur de la consultation, avec 57 % des voix. Le parti social-démocrate obtient 17,4 %, et les communistes 17 %.

notre stratégie et notre tactique n'était pas déterminée par l'opposition fondamentale de l'époque, par l'opposition entre capitalisme et socialisme, mais par celle du fascisme et de l'antifascisme, était une contradiction dialectique authentique, l'expression du véritable mouvement historique. C'est ainsi que le résultat concret de ce combat entraîna une puissante victoire pour le socialisme.

Je crois que pour notre époque, la lutte autour de la guerre et de la paix, la lutte pour la coexistence, joue ce rôle. Naturellement, on ne peut jamais parler d'une simple répétition dans l'histoire, mais là-aussi, il s'agit d'un problème stratégique qui s'étend sur toute une séquence d'évolution et dont, j'en suis convaincu, nous allons encore vivre les grands succès.

L'époque qui s'est achevée avec la mort de Staline n'était de ce point de vue pas conséquente et ne pouvait pas l'être, car l'axiome principal qui déterminait la politique de Staline, l'inévitabilité d'une aggravation incessante des oppositions, n'était pas seulement mis en œuvre dans la politique interne de l'Union Soviétique, mais signifiait inévitablement la perspective d'une troisième guerre mondiale.

Heureusement, Staline ne tira pas les conséquences ultimes de cette théorie ; c'est pourquoi on trouvait aussi dans sa politique des éléments de compréhension de l'époque nouvelle. Certes seulement des éléments. Une politique vraiment conséquente de ce point de vue n'a pu être conduite qu'après la mort de Staline. Je ne vais pas examiner ici les détails de cette contradiction ; je renvoie seulement au discours de Staline au XIX^{ème} congrès du parti,⁷ dans lequel il définissait d'un côté la place du Mouvement de la Paix dans l'époque actuelle (l'évitabilité de certaines guerres).

⁷ Le XIX^{ème} congrès du PCUS s'est tenu du 5 au 14 octobre 1952.

D'un autre côté pourtant, il exprimait certaines réserves sur la possibilité de mener à bien cette politique dans les conditions de l'impérialisme. Il n'y a pas de doute qu'il y a eu à ce sujet un grand changement après la mort de Staline. Les meilleurs signes en sont la fin de la guerre de Corée, puis de la guerre d'Indochine, et nous sommes entrés dans une époque où la paix et la coexistence sont devenues possibles. Le XX^{ème} congrès du Parti communiste de l'Union Soviétique – dépassant sur cette question le point de vue du XIX^{ème} congrès – l'a formulé en disant qu'à notre époque, la guerre est évitable et que la politique doit s'appuyer sur cette idée. Cela signifiait régler nos comptes avec les conséquences de la période précédente.

La coexistence, la vie pacifique l'un à côté de l'autre des deux systèmes sociaux doit être compris littéralement : au sens que les deux mondes peuvent vivre conformément à leurs propres lois internes d'évolution. Chaque partie doit l'admettre pour l'autre. Nous restons donc ce que nous sommes : marxistes, communistes ; c'est en tant que tels que nous voulons vivre en paix avec vous, avec le monde bourgeois, autant et aussi intensivement que possible, nous voulons rechercher le contact avec vous, vous qui vivez selon vos propres lois, selon votre propre ordre social, et selon votre propre conception du monde. Et c'est sur cette base que pourrait s'établir le dialogue, la discussion, le tête-à-tête, le contact constant au degré le plus élevé possible, à commencer par la politique et l'économie jusqu'à la culture.

Mais quand nous disons que le capitalisme peut vivre et se développer selon ses propres lois, nous n'oublions en l'occurrence jamais que Marx a pris connaissance de ces lois propres mieux que les théoriciens de la société bourgeoise. Marx voyait que la dialectique des lois propres du capitalisme menait sans cesse au socialisme. Cela ne veut

pas dire que nous allons d'une manière ou d'une autre nous immiscer dans la vie d'un État capitaliste quelconque – chaque peuple dirige son propre destin ! Cela prouve seulement que nous sommes très profondément convaincus que chaque pays capitaliste – par suite de la dialectique interne de sa propre évolution, au travers des contradictions, à l'aide des contradictions – passera nécessairement au socialisme.

Qu'est-ce que cela signifie à présent pour nous en matière de tâche ? Si nous croyons qu'une troisième guerre mondiale amènerait au socialisme au moins une grande partie du monde, alors nous pourrions en confiance laisser l'extension du socialisme à la guerre mondiale, à la supériorité des armes du camp socialiste. Mais si nous avons la conviction que nous sommes devant une longue période de paix, et que seule la dialectique de sa propre évolution va conduire chaque État capitaliste au socialisme, il en résulte que nous, les communistes des autres pays, ne pouvons exclusivement influencer cette évolution qu'au plan idéologique. Pour une part, justement dans des discussions, des dialogues, informations de ce genre etc. – naturellement sans que nous n'autorisions le moindre compromis en ce qui concerne les principes du marxisme-léninisme. D'autre part aussi par le fait qu'à l'aide de la politique pratique dans notre propre pays, nous rendions le socialisme attrayant aussi pour les larges masses des autres pays. La promotion de la coexistence est donc très profondément liée à notre ferme conviction de la victoire finale du socialisme. Plus nous prenons au sérieux la coexistence, c'est-à-dire plus nous édifions humainement le socialisme – plus humainement pour nous, pour notre besoin, du point de vue de notre propre développement – et plus nous servirons aussi la victoire finale du socialisme à l'échelle internationale.

Nous arrivons au même résultat si nous disons : plus les liaisons entre le monde capitaliste et le monde socialiste seront étroites, multiples, intenses, et mieux nous pourrons, dans les conditions de la coexistence, servir ce grand objectif, la victoire du socialisme. Car si nous réussissons à rendre le socialisme attrayant, alors il ne sera plus pour les masses un spectre effrayant. Je ne pense pas au petit groupe des capitalistes impérialistes ; pour eux, l'expropriation sera toujours une horreur. Mais soyons honnêtes : il y a encore à l'ouest d'innombrables travailleurs qui renâclent devant le socialisme sous sa forme actuelle, sans parler de la grande masse de la paysannerie et de l'intelligentsia dont l'aversion, la réaction d'effroi peut très bien être dépassée par des actes, par une explication et une propagande juste du marxisme authentique.

C'est pourquoi – je crois que c'est clairement visible à partir de ce qui a été dit jusqu'ici – progrès et réaction doivent être appréciés à une aune différente de ce qui résulterait de l'opposition abstraite, et en même temps, la contradiction qui se manifeste là se trouve en rapport très étroit avec notre objectif final : elle s'avère donc ainsi comme une contradiction dialectique féconde.

III.

Permettez-moi maintenant d'illustrer un peu la situation nouvelle dans quelques domaines de la culture mondiale, en bref, plus sous forme d'esquisse que d'exposé circonstancié, ce qui est impossible dans le cadre d'un rapport.

Je commencerai par un domaine très peu étudié par nous dans ses manifestations concrètes, par le domaine de la vie religieuse. Là-aussi, il nous faut tout d'abord revenir à l'enseignement fondamental du marxisme-léninisme, à savoir que la religion n'est pas une idéologie isolée,

abstraite, mais un phénomène social concret, ce qu'oublie d'habitude de très nombreux camarades.

Quand nous affirmons cela, nous n'estomons pas l'opposition fondamentale, nous établissons plutôt de manière précise les seules conditions sociales dans lesquelles le dépérissement de la religion est possible. Et cela implique aussi notre tâche idéologique, à savoir comment nous pouvons accélérer la réalisation de ces conditions, pour autant que ce soit possible par la seule idéologie. Lénine, à la suite de Marx, renvoyait au fait que l'élément fondamental de la religiosité d'aujourd'hui est l'insécurité de la vie dans le capitalisme. C'est pourquoi il ne peut être surprenant pour aucun marxiste que l'époque de l'après-guerre, l'ère de la guerre froide et de la peur de la guerre atomique, ait renforcé les sentiments religieux chez des hommes extrêmement nombreux. Mais en même temps, les grands problèmes de l'époque agissaient sur une très grande partie des masses engagées religieusement ; les événements décisifs de l'histoire universelle ne pouvaient pas passer à côté d'eux. Car finalement, comme nous l'avons souligné, la religion n'est pas une idéologie abstraite qu'un professeur isolé proclame du haut de sa chaire ; le nombre de ses adeptes, qui participent à la vie sociohistorique du monde, sur lesquels les événements plus grands ou plus petits de cette vie historique influent, se chiffre par millions.

Nous trouvons là, tout de suite, une contradiction intéressante. Dans le protestantisme est apparue, dès les années 1920, l'école dite de Barth⁸ qui se réfère à un philosophe extrêmement réactionnaire, le danois Kierkegaard.⁹ Je ne cite pas les détails ; celui qui s'y intéresse peut trouver dans ma *Destruction de la raison* un

⁸ Karl **Barth** (1888-1968), théologien protestant suisse.

⁹ Søren **Kierkegaard** (1813-1855) écrivain, théologien et philosophe.

grand chapitre sur Kierkegaard.¹⁰ L'école de Kierkegaard s'est heurtée à un problème très intéressant. Une thèse fondamentale du luthérianisme, dangereuse du point de vue de l'évolution progressiste du monde, était que tout gouvernement était institué par Dieu, c'est-à-dire que peu importe quelles étaient les caractéristiques du gouvernement d'un pays, le devoir religieux des protestants consistait à soutenir ce gouvernement de toutes leurs forces. L'école de Kierkegaard dirigée par Barth s'éleva donc à l'époque du gouvernement de Hitler contre le fascisme hitlérien, renia la doctrine de Luther qui faisait une obligation religieuse de se soumettre au fascisme hitlérien et de soutenir sa politique. Je crois que nombreux sont parmi nous ceux qui connaissent le nom de Niemöller ;¹¹ il était ici à Budapest à la session du Conseil Mondial de la Paix.¹² Il y a eu parmi les partisans de Niemöller des centaines et des centaines de pasteurs envoyés en camp de concentration parce qu'ils n'étaient pas disposés à servir idéologiquement le fascisme hitlérien. Et la même opposition existe encore aujourd'hui, car les partisans de Barth et Niemöller sont opposés à la politique impérialiste du gouvernement Adenauer, soutiennent la politique de paix, et font même partie des combattants d'avant-garde les plus forts et les plus énergiques de la politique de paix.

Il est clair qu'ainsi, ils servent la coexistence, et qu'ils la servent même consciemment, ce qui ressort de leurs nombreux écrits et discours. Il devient donc évident qu'il y existe là une contradiction très importante, intéressante et féconde, la contradiction entre l'idéologie qui est à la base

¹⁰ Georg Lukács, *La destruction de la raison*, Paris, L'Arche éditeur, 1958 ; tome 1, pp. 213-266.

¹¹ Emil Gustav Friedrich Martin **Niemöller** (1892-1984) théologien protestant de l'Église confessante. Il fut, dès 1937, incarcéré par les nazis à Sachsenhausen puis à Dachau.

¹² 4^{ème} session, 15-20 juin 1953.

– l'idéologie réactionnaire de Kierkegaard – et l'attitude concrète à laquelle ont conduit les circonstances concrètes de l'époque actuelle, les mots d'ordre et les orientations du combat de la guerre et de la paix.

Ce rapport n'est naturellement pas toujours aussi clair. Dans une église se trouvant sous une direction aussi unitaire et concentrée que la catholique, c'est beaucoup plus complexe. Et néanmoins, l'opinion sectaire (elle est très souvent exprimée dans notre presse) selon laquelle toute l'église et la religion catholique, toute la spiritualité, ne seraient rien d'autre qu'une filiale de Wall Street implantée à Rome n'est naturellement pas tenable. Il n'y a aucun doute que des liens de la sorte avec Wall Street et avec le catholicisme américain existent, mais cela n'épuise évidemment pas les problèmes d'ensemble de la situation du catholicisme.

Je commence par un cas extrême. Il n'y a pas si longtemps, il y a eu en France un conflit, parce que le pape avait interdit l'activité de ce qu'on appelle les prêtres ouvriers. Qui étaient ces prêtres ouvriers ? Des religieux catholiques convaincus qui étaient profondément émus et indignés de la misère du prolétariat français et qui voyaient que la parole du prêtre confortablement installé dans sa cure et qui ne prêchait que le dimanche les travailleurs, les chômeurs, et les sans-logis, passait obligatoirement à côté de l'écoute des masses laborieuses. Partant de là, ces prêtres allèrent comme ouvriers dans les usines et poursuivirent en tant qu'ouvriers actifs leur propagande catholique parmi les ouvriers. Et il est très intéressant que ce ne soit pas les communistes qui aient eu peur de cette propagande, mais les prélats et le pape – peur en particulier que ces prêtres ouvriers entrent très facilement en contact avec le communisme, et en arrivent très facilement à la conviction que le soutien au

communisme convenait mieux à l'éthique chrétienne que celui au capitalisme impérialiste.

Ainsi, le pape interdit l'activité des prêtres ouvriers et n'autorisa plus qu'une activité pastorale normale.

Il faut ici bien comprendre la nature profondément contradictoire de ce problème. Et afin qu'il n'y ait là aucun malentendu à ce sujet, je voudrais tout de suite indiquer que la combat *contre* le socialisme dans la religion catholique n'est pas nouveau. Dès avant la première guerre mondiale est apparu en Autriche le mouvement dit chrétien social ¹³ qui, à l'aide de la démagogie sociale voulait influencer les masses en conséquence ; il y a eu aussi des mouvements analogues en Italie, en France, en Allemagne, etc. Mais d'un côté, ces mouvements étaient de plus en plus sous l'influence patente du grand capital, et de l'autre – et c'est pour l'appréciation de la situation actuelle une question très importante – après l'effondrement historique mondial de la démagogie hitlérienne (non religieuse), après le grand essor du socialisme et du mouvement ouvrier pendant et après la deuxième guerre mondiale, une mise en œuvre d'une démagogie sociale est devenue de plus en plus une entreprise par trop risquée. Les partis dits chrétiens-sociaux deviennent de ce fait de plus en plus des partis purement capitalistes.

Mais justement l'exemple des prêtres ouvriers démontre que des mouvements d'une orientation opposée se mettent constamment en place, même s'il s'ensuit un interdit de l'Église les concernant. Et avec l'interdiction de l'activité des prêtres ouvriers, l'existence de poussées socialistes au sein du catholicisme n'a pas cessé. La cause en est que parmi les 900 millions de gens qui vivent dans le socialisme, il y a

¹³ Parti chrétien-social, fondé par Karl Lueger (1844-1910) qui fut maire de Vienne de 1897 à sa mort. Lueger était profondément antisémite.

des millions de catholiques fidèles, et il y a une crainte fondée qu'avec le temps, leur lien à l'Église catholique cesse complètement. On a, d'un autre point de vue, le même effet avec le mouvement de libération dans les colonies. Mais aussi, les grands changements socialistes qui se sont déroulés avant, pendant, et après la guerre ne passent pas au-dessus de la tête des masses croyantes, car ces hommes sont également des ouvriers, des paysans ou des intellectuels comme tous les autres hommes.

Ce n'est pas un hasard si en Italie justement, dont le mouvement ouvrier est le moins sectaire, ces questions soient placées en pleine lumière. Je crois, vous l'avez tous lu – une question intéressante sur laquelle je dois renoncer à entrer dans les détails – que le maire de Florence, La Pira,¹⁴ qui appartient à l'aile gauche de la Démocratie Chrétienne, nie le lien du christianisme au capitalisme et recherche au sein du catholicisme pur la possibilité de mettre un terme à la misère des masses, à améliorer la situation économique et culturelle des masses. Il n'est que tout à fait naturel – et pendant la campagne électorale qui s'est déroulée il n'y a pas très longtemps, on a pu le constater d'innombrables fois – que La Pira a été accusé par ses adversaires d'inconséquence, de dilettantisme économique, etc. Mais malgré tout cela, La Pira a vaincu,¹⁵ et quand le Parti démocrate-chrétien voulut conquérir Bologne, la vieille forteresse communiste, ils mirent soudain en avant comme candidat un homme politique du genre de La Pira, un

¹⁴ Giorgio **La Pira**, (1904-1977), universitaire et homme politique italien, maire de Florence de 1950 à 1956, puis de 1960 à 1964. Tertiaire dominicain, il participa au Concile Vatican II. Grand serviteur de Dieu, il fait l'objet depuis 1986 d'un procès en béatification.

¹⁵ Réélu aux élections administratives des 26-28 mai 1956, La Pira dut démissionner peu après à la suite de conflits au sein de sa majorité.

démocrate-chrétien nommé Dossetti ¹⁶ – que l’aile capitaliste avait placardisé depuis des années – car ils voyaient que le combat ne pouvait être gagné qu’avec des mots d’ordre de ce genre. Certes, à Bologne, cela n’a pourtant pas réussi.

Il n’y a donc rien de plus facile et simple que de reprocher à La Pira l’inconséquence de sa conception théorique et de sa politique économique pratique. Mais si nous ne faisons que cela, je crois que nous négligerions les traits essentiels de ce phénomène. Les événements de l’histoire mondiale actuelle déclenchent aussi dans les masses catholiques une puissante fermentation, et cette fermentation se reflète dans la prise de position de ces hommes qui entreprennent une recherche pour résoudre d’une manière ou d’une autre, au sein de la foi, par une réinterprétation de la foi, les oppositions entre les dogmes du catholicisme et les conditions de vie des ouvriers, paysans et intellectuels en question.

Selon moi, j’en suis convaincu, nous ne sommes qu’au début de ce mouvement. Les marxistes doivent reconnaître, comme l’ont déjà fait nos camarades italiens, qu’il y a peut-être là un très large mouvement naissant avec lequel un contact, une prise d’influence correspondante, une coopération est absolument nécessaire. Il est bien connu que l’un des points importants de la politique de Togliatti ¹⁷ consiste précisément à chercher une liaison avec cette aile du Parti Démocrate-chrétien et à la renforcer par rapport à l’aile purement capitaliste. Nous ne pouvons pas savoir si nous ne nous trouvons pas face à un mouvement important dont les possibilités ultérieures sont aujourd’hui encore imprévisibles.

¹⁶ Giuseppe Dossetti (1913-1996).

¹⁷ Palmiro Michele Nicola **Togliatti** (1893-1964), un des fondateurs et secrétaire général du Parti Communiste Italien.

Mais cette situation de l'Église catholique se manifeste aussi dans les plus hautes sphères, dans la théologie et la philosophie catholiques officielles. Le pape qui, comme nous le savons, s'est déjà exprimé contre la guerre atomique,¹⁸ a en outre publié deux déclarations sur ce sujet. D'un côté, il a pris ses distances par rapport à l'identification, sans limitations, de l'Église catholique avec ce qu'on appelle la civilisation occidentale ; on voit que le pape est là un tacticien plus souple que de nombreux hommes politiques américains, qui identifient simplement la civilisation occidentale au christianisme et opposent mécaniquement les deux à l'athéisme de l'Est. Le pape dit que le catholicisme ne se lie à aucune civilisation particulière ;¹⁹ on ne peut absolument pas selon lui définir la civilisation médiévale comme *la* civilisation catholique par excellence. L'Église serait immuable dans sa nature, mais elle reprendrait toujours et constamment ce qu'elle considère comme utile pour elle, y compris donc les forces politiques et les idées sociales.

Dans une communication ultérieure, le pape affirme qu'une coexistence sans peur ni erreur doit être réalisée. Dans cette déclaration, il aborde aussi la critique du droit naturel. Permettez-moi en une seule phrase d'attirer votre attention sur l'importance de ce problème, car cela ne joue pas un rôle uniquement dans la polémique ecclésiastique. Le combat philosophique et juridique contre l'ordre socialiste part souvent du fait que la vie de l'individu, la liberté individuelle etc., la base donc de l'idéologie capitaliste ne serait pas une

¹⁸ Le pape à cette époque est Pie XII. Voir son discours à la VIII^{ème} assemblée de l'association médicale mondiale, le 30 septembre 1954.

¹⁹ Lettre de Pie XII à l'évêque d'Augsbourg du 27 juin 1955 : « L'Église catholique ne s'identifie pas à la civilisation occidentale ; elle ne s'identifie d'ailleurs à aucune civilisation. »

particularité issue de la base économique d'une ère déterminée, mais un axiome du droit naturel. Le pape va maintenant sur cette question plus loin que de nombreux partisans bourgeois en disant à vrai dire que l'individu ne devrait pas complètement s'identifier à la communauté, mais en même temps il alerte sur le fait que l'individu reposant totalement sur lui-même est théoriquement et pratiquement une exagération. Cela veut donc dire, même si c'est avec de nombreuses réserves : l'argumentation de l'apologie inconditionnelle du capitalisme par le « droit naturel » est rejetée.

Dans tout cela, on voit les signes avant-coureurs d'une aspiration à la coexistence. S'y exprime la crainte devant la perte définitive des millions de gens vivant dans le socialisme, et en même temps s'y reflète la pression qui, partant des masses qui souhaitent la paix, va dans toutes les directions possibles. Cela se reflète aussi dans une orientation théorique de la théologie catholique actuelle, quand quelques théologiens éminents ne veulent plus rejeter simplement le marxisme d'un revers de main comme un avatar du matérialisme vulgaire, mais ressentent plutôt la nécessité de discuter sérieusement les problèmes marxistes. Un père jésuite nommé Brockmöller²⁰ écrit par exemple qu'on ne devrait pas tuer le bolchevisme, mais qu'on devrait le baptiser, le transformer dans l'esprit du christianisme. Wetter,²¹ professeur à l'Université papale de Rome, met en évidence certaines analogies entre le thomisme et le marxisme. Il prétend par exemple que le matérialisme du

²⁰ Et pas *Brokmüller* comme indiqué par erreur dans le texte allemand. Klemens **Brockmöller**, (1904-1985) *Christentum am Morgen des Atomzeitalters*, Francfort, Knecht, 1955.

²¹ Gustav Andreas **Wetter** (1911-1991) Jésuite autrichien. *Der dialektische Materialismus. Seine Geschichte und sein System in der Sowjetunion* Freiburg, Herder, 1952.

marxisme est très proche du thomisme, du réalisme de la conception médiévale du monde.

Le même Brockmüller dit en citant Wetter que Saint Paul avait trouvé tant de points d'appui dans la philosophie païenne d'alors qu'il n'avait pas hésité à les utiliser pour le christianisme. Il y a là la possibilité d'un dialogue, d'une discussion entre les représentants du marxisme et ceux de l'idéologie de l'Église, ce qui était encore impossible ces dernières années. Nous pouvons même dire qu'elles se sont déjà matérialisées dans certains cas. Un professeur de théologie de Graz nommé Reding dit, en prolongeant la pensée de Wetter, que les analogies logiques qu'il pense trouver entre le marxisme et le thomisme ont des racines philosophiques et historiques communes : Saint Thomas se réfère à Aristote, le marxisme à Hegel, par l'intermédiaire duquel cependant l'influence aristotélicienne se fait sentir.²² Cette théorie a déclenché de grosses discussions, et pas seulement dans les cercles de théologiens. Reding est allé à Moscou où il a été reçu par le camarade Mikoyan ;²³ il a même pris part à l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences de Moscou à une discussion sur la question de l'athéisme.

Si nous voulons alors bien apprécier toutes ces questions, nous ne devons naturellement pas partir de l'idée que la philosophie catholique voudrait maintenant se « rapprocher » de nous. Bien au contraire, ces théologiens veulent utiliser les analogies qu'ils ont trouvées pour garder des partisans hésitants et pour gagner dans certaines circonstances de nouveaux partisans. D'un autre côté, il n'y a pas de doute que toutes ces analogies et ces arguments qui les étayaient ne

²² Marcel **Reding** (1914-1993), *Thomas von Aquin und Karl Marx*, Graz, Akad. Druck- und Verlagsanstalt, 1953.

²³ Anastase **Mikoyan** (1895-1978).

sont objectivement pas tenables. La papauté et les théologiens fondent toute leur argumentation sur une analogie historiquement fausse. Au 16^{ème} siècle, le catholicisme est entré par suite de la Réforme dans une crise violente. La situation était telle qu'il semblait que le catholicisme, basé sur l'idéologie féodale, allait perdre le combat contre les diverses églises protestantes que produisait le capitalisme qui se développait alors. L'esprit social de la contre-réforme consista à libérer à tout prix l'Église catholique de son alliance avec le féodalisme, et elle créa, en particulier à l'aide du jésuitisme, un lien vivant avec le capitalisme émergent, et avec sa forme étatique de l'époque, la monarchie absolue : cela permit à la papauté de faire face à la crise du 16^{ème} au 17^{ème} siècle, et cela lui permit même de créer les conditions préalables d'un nouvel essor.

Bien que la nouvelle problématique soit seulement en train de se constituer, je suis convaincu de la chose suivante : dans l'Église catholique, il y en a beaucoup qui sentent combien il pourrait être préjudiciable pour l'Église de se raccrocher à la vie à la mort aux wagons du capitalisme impérialiste. Il y a maintenant les premiers tâtonnements de tentatives pour parvenir, au sein de la religion, à une autre solution.

Je voudrais souligner que l'analogie historique citée ci-dessus est objectivement fausse, et je voudrais ajouter que quelques écrivains catholiques, comme ce Brockmüller mentionné ci-dessus, se réfèrent précisément à cette analogie et au succès de la transformation d'autrefois sur laquelle on est plus au moins au clair quant à ses racines sociales. L'analogie, je le répète, est fausse, car la transition du féodalisme au capitalisme est qualitativement différente de la transition du capitalisme au socialisme. Il ne peut donc être question d'un quelconque « rapprochement », comme si nous considérions ces théories comme un tant soit peu

tenables et pertinentes. Le mouvement est cependant intéressant comme symptôme d'une crise qui commence, et il y a la possibilité d'un contact, d'une discussion qui n'aurait pas eu lieu il y a encore cinq ou dix ans.

Comme pour tout problème surgit, là-aussi, la question de Lénine : qui l'emportera ? ²⁴ Nous sommes confrontés là à une question théorique fondamentale, que Lénine a souvent exprimée à l'occasion de quelques problèmes, mais qui en général n'est en fait que rarement formulée avec autant de netteté que celle que je veux avoir aujourd'hui : je crois que derrière tout sectarisme se cache un profond défaitisme. Un défaitisme qui serait un peu de ce genre : Si nous nous mesurons, pour rester dans le cas évoqué à l'instant, à des théologiens catholiques dans des discussions libres dans lesquelles nous ne bénéficierions d'aucun soutien organisé, dans lesquelles nous ne pourrions nous appuyer sur rien d'autre que sur notre savoir et sur notre argumentation, alors nous subirions inmanquablement une défaite dans une telle discussion libre. C'est pourquoi, pour les sectaires, il apparaît beaucoup plus simple de ressasser toute la vieille phraséologie de nos journaux sur la religion, et nous préserver en même temps d'entrer en discussion, dans un contact libre, avec les représentants des conceptions opposées. Je ne dirai absolument pas dans quelle mesure nos méthodes telles que nous les avons dogmatiquement durcies dans le laps de temps précédant la mort de Staline sont adaptées à cela. Avec des « déclarations » comme celles auxquelles nous sommes habitués, nous n'irons ici pas bien loin. Si nous voulons avoir des discussions fructueuses avec des théologiens du type de Wetter ou Reding – et de telle

²⁴ Lénine, *La nouvelle politique économique et les tâches des services d'éducation politique*, Rapport présenté au II^{ème} congrès des services d'éducation politique de Russie, 17 octobre 1921. Œuvres, t. 33, pp. 53-74.

manière que nous puissions rendre leurs partisans hésitants encore plus hésitants, que nous puissions provoquer chez leurs partisans une certaine hésitation, alors la condition préalable indispensable pour cela est une connaissance très profonde et solide, y compris devant l'adversaire, de la dialectique aristotélicienne et hégélienne, ainsi que de son application créatrice et originale.

Et je voudrais ici, entre parenthèses, m'interroger : qu'aurait donc fait dans le laps de temps écoulé, dans une telle controverse, un philosophe qui n'aurait jamais lu les œuvres de Hegel, sans du tout parler d'Aristote, parce qu'il avait appris des proclamations de Jdanov que Hegel était un philosophe réactionnaire, dont la dialectique est également réactionnaire.²⁵ Dans de telles circonstances, un dialogue aurait pu avoir lieu dans lequel le théologien catholique, justifiant d'une connaissance solide de l'ancienne dialectique aurait argumenté, tandis que le communiste sectaire aurait été impuissant face à lui. Si en revanche nous avons terrassé le sectarisme, alors nous pouvons répondre à la question *Qui l'emportera ?* dans l'esprit de Lénine. La situation mondiale objective nous offre dans ce domaine les possibilités d'une grande offensive ; mais nous sommes en général sur une défensive très faible.

²⁵ Andreï Aleksandrovitch Jdanov [Андрей Александрович Жданов] (1896-1948) a eu une influence considérable sur la politique culturelle sous Staline ; de 1934 à 1944, il fut le dirigeant de l'organisation du parti à Leningrad, responsable de la défense de la ville pendant la guerre ; de 1945 à 1948, il fut secrétaire du CC du PCUS et membre du politburo. Sur le sujet traité ici, voir *Sur la philosophie*, remarques critiques sur le livre de G. F. Alexandrov, *Histoire de la philosophie occidentale*, discours du 24 juin 1947 à une réunion des philosophes soviétiques. In Andreï Jdanov, *Sur la littérature, la philosophie et la musique*. Paris, Éditions Norman Bethune, 1970. Jdanov y déprécie Hegel (op. cit., p. 50).

Le fait que ce mouvement soit né spontanément et s'élargisse, c'est ce que prouve la rencontre de l'an dernier des amis de la paix à Helsinki ²⁶ et la session de cette année du conseil mondial de la paix à Stockholm ²⁷ où sont apparus sensiblement plus de représentants des différentes religions qu'à aucune autre rencontre de la paix jusqu'ici. Les délégués italiens ont très justement souligné cette situation, et le Mouvement de la Paix ne s'est pas contenté d'en prendre connaissance avec satisfaction, mais aussi avec autocritique de ce que nous avons encore fait trop peu dans ce domaine, afin de nous rapprocher de ces groupes maintenant mis en mouvement et de les conquérir.

IV.

Cette fermentation dont j'ai parlé ne se limite naturellement pas à la religion – je dirais même que sous un certain angle, c'est tout d'abord là qu'elle se manifeste encore le plus faiblement. Mais elle s'exprime – et je voudrais illustrer la chose par un exemple – par exemple dans la philosophie par un phénomène aussi marquant et connu de tous que le point de vue que Sartre a adopté ces dernières années. Il y a quelques mois, lorsqu'Hervé était exclu du parti français, Sartre a écrit un article très intéressant. ²⁸ Le plus important et le plus intéressant là-dedans, c'est ce qu'il dit des possibilités et de la réalité du marxisme. Il exprime – et encore une fois, ce n'est personne d'entre nous, mais un penseur bourgeois éminent – que la science bourgeoise dans

²⁶ Assemblée mondiale de la paix, Helsinki, 22-29 juin 1955.

²⁷ Session extraordinaire, Stockholm, 5-9 avril 1956

²⁸ Pierre **Hervé** (1913-1993) écrivain communiste, directeur pendant plusieurs années de l'hebdomadaire *Action*, il est exclu du PCF en 1956, à la suite de la publication de son livre *La Révolution et les fétiches*. (Paris, La Table Ronde, 1956). Lukács se réfère à l'article de Jean-Paul Sartre (1905-1980), *Le réformisme et les fétiches*, in *Les Temps Modernes*, n° 122 - 11^{ème} année - Janvier / Février 1956, pp. 1153 et ss.

son ensemble est en crise, que la philosophie bourgeoise n'est plus en situation de produire des idées nouvelles, qu'elle n'est plus en situation de favoriser de manière féconde le développement des sciences. Dans cette perspective, la seule conception de monde qui pourrait avoir un effet fructueux serait – je cite à nouveau Sartre – le marxisme. Il emploie le mot usuel en français de *marxisant*, et par le mot *marxisant*, il désigne les quelques scientifiques chez qui on peut trouver certains résultats, des points de vue et des travaux porteurs d'avenir. Il dit : chacun attend du marxisme le renouveau de la science et de la culture, mais – c'est ce qu'il affirme dans le même article – le marxisme du présent n'a pas produit de travaux scientifiques de ce genre qui puissent d'une façon ou d'une autre combler cette attente.

Je crois que ce tableau que trace Sartre de la situation est juste en général. Il indique à nouveau les possibilités infinies qui ont résulté pour nous de la fin de la guerre froide. Le dogmatisme stalinien pensait, même si ce n'était pas exprimé ouvertement, mais pourtant avec un certain clignement d'yeux pas trop dissimulé, à une guerre inévitable ; à ce que la conception bourgeoise du monde s'effondrerait alors d'elle-même, de toute façon, ou bien serait liquidée par la violence. Il ne prenait de ce fait pas en considération que dans cette situation nouvelle sur le front idéologique, seuls et uniquement les marxistes pouvaient fournir des réalisations telles qu'elles suscitent un effet dans les masses non marxistes – la masse prise ici au sens relatif – et puissent conduire l'intelligentsia non marxiste sur des voies nouvelles, et que seules ces actions seraient en mesure de montrer la vraie supériorité de notre idéologie.

L'importance de cette prise de position de Sartre est d'autant plus grande que son existentialisme, après la fin de la guerre,

était – relativement – la seule conception bourgeoise du monde nouvelle, qui ait un large impact au-delà du cadre de la philosophie académique. Selon lui, l'idéologie bourgeoise n'était plus en situation de produire une conception du monde aussi influente. Quand donc Sartre, justement, parle de la crise de la philosophie bourgeoise, quand il mentionne justement le marxisme comme la voie d'issue de la crise, c'est alors d'une grande importance internationale. Et s'il n'a pas encore trouvé la solution, même pas pour lui-même, cela souligne encore davantage nos possibilités et nos obligations.

Mais dans cette réalisation de nos possibilités, l'héritage du sectarisme, du dogmatisme de la période écoulée est en travers de notre chemin. Je ne renverrai ici qu'à deux questions importantes sur lesquelles cela se manifeste le plus clairement. L'une est celle de ce qu'on appelle la critique immanente. On entend par là une méthode dans laquelle on part conditionnellement (en supposant qu'on les accepte) des prémisses du penseur à critiquer, on en déduit les conclusions ultimes et on apporte ainsi la preuve que le point de départ et les conclusions qu'on en tire sont faux. Ce n'est que sur la base d'une telle argumentation qu'est possible une controverse fructueuse entre représentants de conceptions du monde différentes. Bien que les classiques du marxisme aient toujours et encore utilisé la critique immanente, ceux qui l'ont employée aujourd'hui ont été, par les dogmatiques de la période qui s'est achevée avec la mort de Staline, accusés d'« objectivisme ».

Un autre problème réside dans le fait que nombre de ces dogmatiques ne connaissent comme méthode de critique que celle qui découvre les racines de classe de n'importe quelle conception. Sans aucun doute, c'est là également un élément important de la critique marxiste. Mais d'un côté, c'est loin d'être le seul. Et de l'autre, là aussi, ceci a été déformé par le

sectarisme. Les sectaires ont utilisé la découverte des racines de classe – dans un esprit partisan mal compris – uniquement dans un esprit de stigmatisation. Permettez-moi d'illustrer cette situation d'un exemple tiré de la pratique. Lorsque j'ai écrit en 1947 sur l'existentialisme,²⁹ j'ai essayé de déduire son concept de liberté de l'idéologie de l'intelligentsia bourgeoise de la « résistance » française, du « non » abstrait opposé à l'oppression fasciste, et j'ai indiqué qu'après la libération, les problèmes concrets de la société surgiraient et qu'obligatoirement la crise de l'existentialisme se produirait. J'ai indiqué dans mon livre les premiers signes de cette crise, et je crois que l'évolution de l'existentialisme a pleinement confirmé cette prévision. C'est alors qu'est parue dans la presse internationale à l'occasion de ce livre la critique émanant d'un écrivain communiste renommé³⁰ qui disait que je voulais justifier cet idéalisme néfaste et contre-révolutionnaire en recherchant ses racines dans la résistance française.

On peut voir là clairement où nous en sommes arrivés dans la lutte dans l'arène internationale ainsi naturellement que dans les luttes dans notre propre camp, quand nous prenons la mesure de cette déformation et cette constriction dogmatiques du marxisme dialectique qui ont été introduites dans les dernières décennies sous prétexte d'esprit partisan. Toute analyse est éliminée ; sa place est prise par une phraséologie creuse et des invectives totalement injustifiées. De cela – pour tirer en une dernière phrase les conséquences de mes explications précédentes – fait encore partie ce qui suit : ce sectarisme est toujours parti de l'idée que la lutte de classes ou la révolution allait balayer la philosophie bourgeoise qui s'effondrerait aussi d'elle-même, la pensée

²⁹ Georges Lukács, *Existentialisme ou marxisme*, Paris, Nagel, 1961.

³⁰ Nous n'avons pas pu déterminer à qui Lukács fait allusion.

bourgeoise, et que la philosophie bourgeoise se trouvait à un stade d'effondrement automatique.

Je pense que si nous revoyons maintenant cette période et que nous l'envisageons sous un nouvel angle, nous devons alors nécessairement en arriver à la conclusion qu'il nous faut aussi appliquer au domaine idéologique la critique de Lénine aux théories économiques de Rosa Luxemburg qui croyait que la société capitaliste s'effondrerait par nécessité économique. Lénine disait : Non, elle ne s'effondrera pas, il faut l'abattre. Il s'agit maintenant de quelque chose d'analogue dans le domaine de l'idéologie. L'idéologie bourgeoise ne va pas s'effondrer d'elle-même ; l'idéologie bourgeoise, la science bourgeoise est entrée dans une crise idéelle, mais *nous* devons l'abattre ; l'abattre, mais pas avec les armes prêtées par l'Armée Rouge, avec les armes du marxisme-léninisme, du vrai savoir et de la compétence.

V.

Permettez-moi maintenant de dire quelques mots sur la question de la littérature et de l'art.

Il n'y a aucun doute que dans ce domaine, réalisme et antiréalisme se confrontent. Au sein de l'art décadent – et c'est une question extrêmement intéressante – on voit dans les dernières années les signes d'une crise interne. Je peux peut-être illustrer au mieux cette situation par le fait qu'un critique et théoricien allemand éminent de la musique, Adorno,³¹ qui était un combattant d'avant-garde de la musique décadente, a écrit il n'y a pas très longtemps un article sur le déclin de la musique décadente ; comme penseur philosophe, il ne rapporte pas cela à des questions de théorie formelle de la musique, mais il part du fait que l'une

³¹ Theodor Ludwig Wiesengrund, alias Adorno (1903-1969).

des expériences vécues fondamentales de cette musique était l'angoisse, l'expression bouleversante de la peur. En illustration, qu'il me soit permis de rappeler que Hanns Eisler,³² l'éminent compositeur communiste allemand, écrivit sur Schönberg³³ : ce compositeur aurait exprimé la terreur des hommes dans les bunkers longtemps avant la découverte des bombardiers. Je crois qu'à partir de ces formulations, on peut comprendre ce dont il s'agit. Adorno dit : la musique, c'est-à-dire la musique de l'avant-garde décadente, a sombré de nos jours dans le déclin, parce que l'authenticité, l'honnêteté de cette crainte et de cette frayeur est en voie de disparition chez nos compositeurs. Je tiens cela pour une formulation très importante.

D'une manière analogue, nous avons vu ces dernières années à propos de la peinture abstraite allemande que par exemple Carl Hofer,³⁴ décédé depuis, l'un des meilleurs représentants de la peinture allemande, a pris nettement position contre la tendance abstraite ; d'âpres luttes ont été également menées du côté conservateur bourgeois contre l'art abstrait. Et pour finir, encore un exemple : Un écrivain tellement à droite comme Camus, dont certains ont peut-être suivi la polémique contre Sartre, et qui en littérature fait partie des modernistes, des avant-gardistes, a écrit il n'y a pas si longtemps une introduction aux œuvres complètes de Roger Martin du Gard,³⁵ où il remarque : Tandis que nous, les écrivains avant-gardistes, ne pouvons évoquer que des

³² Hanns **Eisler** (1892-1962) Voir György Lukács, *In memoriam Hanns Eisler*, Europe, n° 600, avril 1979, pp. 126-130.

³³ Arnold **Schönberg**, (1874-1951) compositeur, peintre et théoricien autrichien, inventeur de la musique dodécaphonique.

³⁴ Carl **Hofer** (1878-1955), peintre expressionniste allemand.

³⁵ Albert Camus, *Roger Martin du Gard*, in Roger Martin du Gard, *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, nrf, La Pléiade, 1955, p. VII et ss.

ombres pathétiques et caricaturales, il s'agit chez Roger Martin du Gard d'hommes vivants, de types.

On pourrait multiplier autant qu'on le veut de telles déclarations. Elles confirment que dans l'art avant-gardiste décadent, tout comme dans d'autres domaines de la culture, une certaine crise a commencé. La question est maintenant de savoir comment, dans ce domaine aussi, le combat du progrès et de la réaction peut commencer. Ici, à nouveau – parce que je tiens cela, en pratique, comme le plus important – je ne vais pas expliquer en détail l'évolution elle-même, mais mentionner quelques éléments de la période stalinienne qui sont un obstacle à une participation réussie à cette lutte.

En premier lieu ceci : la conception qui régnait parmi nous, et qui, comme je le crois, règne encore en partie dans notre théorie de la littérature, selon laquelle, avec l'essor du réalisme socialiste, le temps du réalisme critique serait révolu.

Deuxièmement, nous concevons très habituellement de manière dogmatique et formaliste les critères de la décadence. Je connais des cas où certains comptaient même encore Thomas Mann parmi les écrivains décadents de la petite-bourgeoisie ; de cette conception découle aussi que notre polémique constante contre le formalisme repose sur des bases complètement banales, authentiquement formalistes, qu'elle passe complètement à côté des véritables oppositions, et naturellement ne convainc ainsi personne, pas même les gens de notre propre camp.

Troisièmement, nous jugeons les œuvres littéraires et les auteurs à partir de points de vue politiques mesquins, ordinaires. Je pense là à un événement vécu en Union Soviétique ; le réaliste bourgeois, progressiste proclamé,

Sinclair Lewis, a une fois dans un roman en aucune façon exagérément grandiose, tracé la caricature d'une permanente communiste, de sa manière sectaire et mécanique de s'exprimer, et imité dans des pastiches verbaux les modes habituels de parler de cette femme. Sinon, il l'a pourtant décrite comme une personne honnête, ordonnée, convaincue. À partir de là, Sinclair Lewis a été exclu pendant longtemps des rangs des écrivains progressistes, et on n'a ensuite absolument plus été autorisé à s'occuper de ses œuvres... Finalement, là aussi, fait partie de tout cela le refus rigide de toute objectivité, la conception rigide et dogmatique de l'esprit partisan dans l'esprit du subjectivisme économique, et cela a naturellement contribué à créer, dans notre propre littérature, du schématisme, de la perspective comme description de la réalité, ce que j'ai déjà maintes fois mentionné dans mes écrits antérieurs.

En relation avec ces erreurs, il faut signaler ce qui suit : Bien que dans le domaine de la littérature et de l'art aussi, le juste combat idéologique, la découverte et le travail de détermination de manière marxiste des véritables oppositions sociales soit extraordinairement important (et cela n'est possible que sur la base du marxisme-léninisme), ce qui est pourtant décisif, dans ce combat aussi, c'est la preuve pratique, par la création, de notre supériorité.

Il n'y a pas de doute que des œuvres telles que *Le Don paisible*, de Choloïkhov,³⁶ ou le film *Potemkine*,³⁷ ont provoqué une émotion chez des dizaines de milliers de gens, bien au-delà du cadre de notre parti. Mais quand nous louons sans esprit critique des œuvres médiocres, comme nous

³⁶ Mikhaïl Choloïkhov, *Le Don paisible*, (1928-1940) Paris, Julliard, Le Livre de Poche, 1971, 4 tomes.

³⁷ Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein (1898-1948), *Le cuirassé Potemkine*, 1925.

l'avons fait pendant des décennies et le faisons malheureusement encore, alors nous ne faisons pas de propagande pour le réalisme socialiste, mais au contraire nous sapons sa réputation ; il se forme une opinion publique selon laquelle on entend par réalisme socialiste ces œuvres médiocres, schématiques, que nos critiques ont coutume de porter aux nues. Mais comme cette manie du nivellement est également une particularité du sectarisme et s'étend à toute la politique culturelle internationale (la nôtre y compris), il est alors naturel qu'en ce qui concerne nos œuvres artistiques, nous n'ayons jamais manifesté cette force qui pourrait effectivement être en nous. C'est pourquoi je ressens ici la nécessité de revenir en quelques phrases, au-delà des questions internationales, à notre patrie ; il s'agit naturellement, là-aussi de questions internationales. J'ai beaucoup voyagé à l'étranger, j'ai souvent rencontré des écrivains et des critiques étrangers, et je peux dire que la parution des grands romans du camarade Tibor Déry³⁸ dans toutes les langues aurait été une victoire gagnée pour le réalisme socialiste. Au lieu de cela, nous avons tout fait pour empêcher artificiellement la parution de ces œuvres en langues étrangères.

Je reviens aux questions générales. En littérature et en art, il n'existe pas aujourd'hui de situation comme celle qui apparaît d'habitude dans les âpres différenciations des situations révolutionnaires aiguës, où ami et ennemi se font face en deux camps opposés, mais il s'agit de transitions extraordinairement complexes, d'écrivains qui s'attaquent aux questions de manière formalistes, et dont l'intention la plus intime va en direction du maintien de la paix et du progrès, et d'écrivains réalistes dont le penchant au

³⁸ Tibor **Déry** (1894-1977) écrivain hongrois, exclu du Parti Communiste en 1953.

naturalisme a justement pour conséquence qu'ils n'ont aucune perspective de ce genre. La tâche du marxisme serait d'avoir une vue d'ensemble sur le champ tout entier, de juger les œuvres sans préjugé en partant du point de vue de la coexistence, de la stratégie de maintenant, et de soutenir à l'aide de la critique marxiste tout mouvement de vrai progrès moderne. Soutenir, absolument, car la stigmatisation de l'art et de la conception du monde décadents peut, dans de nombreux pays capitalistes, conduire l'écrivain ou l'artiste concerné à l'isolement, et notre aide, notre compréhension peut leur offrir un soutien extraordinairement important.

Notre critique prétendue marxiste, passant d'un extrême à l'autre, qui ne connaissait pas de point intermédiaire entre la louange et le matraquage, n'a pas favorisé la différenciation qui commençait à se produire, mais a au contraire plus d'une fois repoussé dans le camp de la réaction ceux chez qui avait existé un penchant au rapprochement.

Voilà quelle est à peu près, dans les grandes lignes, la situation dans le domaine de la culture, et il est clair que les répercussions du XX^{ème} congrès du PCUS sont d'une immense importance dans cette situation. Cela, il y en a aujourd'hui quelques-uns qui ne peuvent pas encore l'admettre, car la propagande de la bourgeoisie cherche à repousser l'ensemble du problème au niveau du sensationnel, des révélations, de la *story*, et même dans nos rangs, il ne s'est pas encore produit un changement à la suite du XX^{ème} congrès, clair au point que ces attaques réactionnaires aient pu être repoussées avec succès.

Mais la prédominance du sensationnel ne peut être qu'éphémère. La tentative de la bourgeoisie d'utiliser contre nous les conclusions du XX^{ème} congrès du PCUS n'aura aucun succès. Cependant, la perspective que les conclusions

du XX^{ème} congrès du PCUS soient vraiment efficaces repose sur leur vraie compréhension. Cela signifie régler radicalement nos comptes avec le sectarisme et le dogmatisme ; ceci n'est pas seulement la condition préalable pour que nous comprenions ce qui se passe dans le monde, mais aussi pour que nous puissions influencer sur le monde nouveau qui se différencie lentement et contradictoirement. Nous devons savoir que toute élévation *véritable* du niveau de vie (et pas seulement vantée par la presse) ; toute réussite *véritable* de notre science et de notre culture (et pas seulement vantée par la bureaucratie de la culture) ; la mise en évidence que le plein développement de la démocratie renforce la dictature du prolétariat et ne la sape pas, etc. : tout ce progrès va aider au renforcement de la coexistence et faire progresser aussi au sein du camp bourgeois la différenciation qui commence à poindre dans le monde bourgeois. Nous ne sommes aujourd'hui qu'au début de ce processus, mais les possibilités sont inestimables.

Résumons l'ensemble. Les fronts souvent difficiles à délimiter du progrès aujourd'hui et de la réaction aujourd'hui sont les fronts de la guerre et de la paix, de la guerre froide et de la coexistence, de l'oppression coloniale et de l'auto-détermination. Depuis les révélations rendues publiques par le camarade Khrouchtchev, la bourgeoisie entreprend de nouveau une tentative désespérée de construire une ligne de front opposant capitalisme et socialisme, et avouons-le, c'est dans la situation actuelle un danger très sérieux. Et il faut encore ajouter que les camarades qui persistent dans le dogmatisme stalinien leur accordent en l'occurrence une aide involontaire objective, et les renforcent dans la croyance que la dictature du prolétariat ne serait pas compatible avec la démocratie, avec la liberté, avec l'état de droit, que le marxisme serait un rassemblement de dogmes, que sur la

base de la conception socialiste du monde, il ne pourrait se créer aucune science et aucun art, etc. Nous savons que les camarades qui depuis des décennies sont prisonniers du sectarisme et du dogmatisme ne veulent pas cela. Mais en tant que marxistes, nous savons que ce n'est pas ce que les hommes veulent qui est important, mais quelles sont les conséquences dialectiques objectives de leur point de vue.

La transition dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui dans le contexte du XX^{ème} congrès du PCUS ne sera vraisemblablement que courte. C'est à nous qu'appartient en grande partie le temps qu'elle va durer. Dans cette situation, je considère comme important le début de discussions internationales entre les communistes, ainsi qu'une extension de ces discussions à la bourgeoisie et à la social-démocratie. La durée de la transition, le succès ou l'échec de la lutte dépend de quand, à l'aide des nouvelles méthodes de la nouvelle période, nous pouvons attendre des résultats, peut-être modestes au début, mais réels, de quand nous pouvons ainsi commencer à influencer la fermentation idéologique qui apparaît dans le monde, l'évolution idéologique, non seulement par la simple existence du socialisme, mais aussi par un développement de la nouvelle orientation, de quand nous pourrons l'accélérer et l'orienter dans notre direction.

Tout ceci éclaire la responsabilité des communistes après le XX^{ème} congrès du PCUS. Il est de notre devoir de régler résolument nos comptes avec la période écoulée. Ce n'est pas seulement pour chacun un devoir à l'égard de sa patrie, de son parti, mais aussi – et c'est ce que je voulais mettre en lumière dans ce rapport – c'est un élément important pour l'évolution du monde, pour la victoire du progrès sur la forme actuelle de la réaction.

Table des matières.

I.....	3
II.....	9
III.....	14
IV.....	27
V.....	31